

LE CŒUR
NE SE NOURRIT
PAS
DE MOTS

Bob Van Laerhoven

Traduction française de Daniel Cunin

Des photos ? Vous venez prendre ma chambre en photo, me prendre en photo, moi ?

Pour un livre, vous dites. Ça alors ! Pour un livre ! Ça m'aurait bien fait marrer à l'époque où j'étais en Algérie.

En Algérie, oui, vous avez bien entendu. Ouvrez donc ce tiroir, celui-là, en bas à droite. Vous voyez cette décoration ? Ça vous en bouche un coin, hein, un *sasa* de soixante-quinze balais qui finit de se ramollir à Woluwé-Saint-Pierre, dans le douillet home Saint-Lambert. Eh oui, c'est vrai : dans cette sale guerre, à la fin des années cinquante, j'étais un blédard, c'est tellement loin.

Aujourd'hui, quand je parle, on dirait une scie à bois, j'ai trop fumé, vous comprenez, mais à l'époque, c'était moi – moi, le Belge, moi, le tireur au cul ! – qui entonnais toujours les premières mesures quand on partait se battre, nous la Légion, avec ma belle voix de baryton... il est où ce temps... ? il est passé où... ?

*Nous sommes des dégourdis,
Nous sommes des lascars,
Des types pas ordinaires
Nous avons souvent notre cafard,
Nous sommes des légionnaires...*

* * *

Il parle de quoi votre bouquin ? Des petits vieux réunis dans ce beau bâtiment pour y crever en paix ? Je sais, je mâche pas mes mots, hein ? Y a pas à dire, c'est sympathique ici. Quand je suis dans le jardin, sur mon fauteuil roulant, j'aime regarder l'alternance du verre et de la brique, les variations incessantes de la lumière qui en résultent. Jamais je n'avais songé au mot « beau » devant un bâtiment, vous comprenez ? Un bâtiment, c'était un endroit où l'ennemi pouvait se cacher ; un bâtiment, c'était quelque chose dont il fallait se méfier. Mais aujourd'hui, dans les reflets de la lumière sur ces baies vitrées, vous savez ce que je vois, monsieur ? Mon passé. Que nous reste-t-il d'autre que le passé quand on est vieux ? Je peux vous demander d'ouvrir toute grande la porte de ma chambre ? Vous voyez cet immense poster dans le couloir, cette scène tropicale, ces palmiers, ces couleurs unies, brillantes ? C'est exactement ainsi que je m'imaginai l'Algérie avant de débarquer là-bas. Mais le jeune légionnaire que j'étais a eu droit à tout à fait autre chose que le soleil, la mer et la plage. La Sainte-Trinité de la jeunesse d'aujourd'hui – *sea, sex and sun* – eh bien, elle nous est passée sous le nez. Certes, les plages étaient diablement attrayantes, mais on nous a conduits comme du bétail à l'intérieur des terres, monsieur, et ce qui nous attendait, c'était la Sainte-Trinité de la guerre : le sang, la merde et la trouille. Croyez-moi : une saloperie pareille, jamais je n'aurais pu croire ça possible. *Notre* bestialité et *leur* bestialité, monsieur, je vous jure, rien que d'y penser, j'en ai la gorge comme du papier émeri. Ouvrez donc ce placard, oui là, prenez deux verres, la bouteille en dessous, trinquons, je vous garantis, monsieur, c'est du tord-boyaux comme on n'en fait plus, un légionnaire ça s'y connaît. En Algérie aussi, on s'arrangeait pour ne pas avoir le gosier sec, et quand on se l'était bien humecté, mon copain Bisserund et moi, on chantait :

*Pigalle, Pigalle,
das ist die grosse Mausefalle,
mitten in Paris.*

* * *

Oui, le sergent Bisserund était boche, un Boche du feu de Dieu, je m'empresse d'ajouter, il m'a sauvé la peau plus d'une fois, ce cher Bisserund râblé à tête carrée. Des Fridolins, y en avait d'autres dans notre compagnie, des bâtards brevetés, je peux vous l'assurer. Notre instructeur en chef, un salaud dans l'âme, c'était même un ancien SS. Les chefs de la Légion voyaient en eux du matériel de première bourre pour nous former. Bisserund, c'était un drôle de zèbre, je vous jure. Dès qu'il avait une minute de libre, on le trouvait le nez dans un bouquin. Chaque jour, il me promettait de m'apprendre à écrire. Plus les années passent, plus ça s'avère difficile d'apprendre ; moi, j'avais déjà vingt-deux ans, je savais pas distinguer une lettre d'une autre. Ouais, monsieur, j'ai grandi à la ferme, dans le Hainaut, et le jour où mon paternel m'a autorisé, à contrecœur, à aller à l'école, croyez-moi ou non, les Boches se sont pointés. Et une fois la guerre finie, on a dû trimer à la ferme pour gagner notre croûte. Aller à l'école, c'était perdre son temps. Bisserund, il allait réparer cette lacune, il allait m'ouvrir l'univers des mots. Mais une autre guerre battait son plein ; sous les ordres de Massu, on effectuait opération de ratissage sur opération de ratissage. Mes cours d'alphabétisation n'avançaient guère ! « Jean-Claude, me disait tout le temps Bisserund, Jean-Claude, t'as pas les mains faites pour ça, t'as des paluches d'ours, t'as un derrière d'ours, c'est pas demain que tu sauras tenir un stylo ! » Vous lui ressemblez un peu à Bisserund, vous savez, avec vos cheveux bouclés et, sans vous offenser, votre nez camus. Oui, vous me rappelez un peu Bisserund, mon meilleur camarade... même si vous êtes bien sûr beaucoup plus jeune. Vous êtes photographe, vous avez l'œil artiste. Croyez-moi ou non, Bisserund l'avait lui aussi. Un regard, monsieur, qu'il stimulait aux moments les plus insensés, par exemple la nuit, dans le désert, près de Colomb-Béchar : nous, cernés par des Bédouins qui nous canardaient comme des malades avec leurs vieilles pétoires. Sans compter les injures de leurs chialeuses de bonnes femmes qui nous rendaient dingues. Au bout de quelques heures, j'étais à bout de nerfs, j'avais qu'une envie, tirer sur ces torchons pour les mettre en charpie, les étripier à la baïonnette ; c'est alors que Bisserund, avec ce sourire chiffonné bien à lui, m'a dit : Lève les yeux, Paluche d'ours, tu vois les étoiles, ces feux follets sur du velours ? Pendant une seconde, je me suis demandé si c'était pas lui que j'aurais dû mettre en charpie, mais devant son air vif et ma-

licieux, j'ai failli étouffer de rire, je l'ai gratifié d'une tape sur l'épaule en grommelant qu'il était mon copain, mon putain de meilleur copain.

* * *

La beauté, monsieur, comme vous dites, faut savoir la voir, et lui, Choucroute, il avait le coup d'œil juste. Moi, toute ma vie, c'est bien plus la saloperie, si vous me pardonnez le mot, qui a attiré mon regard. Bisse-rund avait étudié la médecine avant d'incorporer, Dieu seul sait pourquoi, la Légion – de ça, on n'en parlait jamais ; une fois qu'on serait rentrés, il voulait écrire un livre sur ce qu'on avait vécu. On l'appelait sergent Baraka, ça veut dire « faveur du ciel » en arabe. Attaques au mortier dans le désert, attentats à Alger, fusillades contre les combattants exaltés du FLN ? Le sergent Baraka en sortait couvert de sang, de coupures et de blessures, mais il restait debout, notre rocher dans le ressac, pas une seule balle ne portait son nom. Tenez, j'ai encore une photo de lui, laissez-moi deux secondes, voici... Vous voyez la ressemblance dont je parlais ? C'est vrai, non ? Visage carré, le nez... À moins que ça ne soit mes vieux yeux usés, c'est possible. Mais votre voix, je ne me trompe pas... Et lui aussi, il aimait prendre des photos. Vous photographiez des bâtiments, lui, c'était les femmes... Oh, vous aussi, vous aimez prendre les femmes en photo ? Vous voyez bien, les hommes sont tous les mêmes, même à mon âge... Ici, monsieur, on a une infirmière, couleur chocolat, une gentille fille... Elles ont pas la tâche facile avec des vioques comme nous, on pue de la bouche, et la bouche c'est pas le pire, des fois, dans le couloir, ça schlingue encore plus que dans les latrines du désert... Vieillir, ça apporte que des déboires, monsieur, vous êtes encore jeune, profitez-en, la vie file plus vite qu'une balle de mitraillette... Cette infirmière, une chouette pouliche, me rappelle une fille d'Alger qui m'a brisé le cœur... Oh ! la ! la ! elle est belle, mais à mon âge, la beauté, c'est un piège à rats : vous vous retrouvez le cou coincé à un centimètre du fromage, l'odeur vous grise, mais la vie s'échappe goutte à goutte de vous, et pour ce qui est de goûter l'ultime bouchée de ce putain de bon morceau, vous pouvez vous brosser.

La beauté, monsieur, ça peut signifier votre mort, je sais de quoi je parle.

* * *

À Alger, on cherchait juste un peu à s'amuser, libre à vous de trouver ça incongru, mais avec le recul, c'est un peu facile, non ? Loin de la ville, on était bien contents quand on trouvait une pépée chaouiïa. Faut le reconnaître, si elles se lavaient, c'était avec parcimonie, et puis elles vous bâclaient le travail en moins de rien. On se satisfaisait de pas grand-chose ; n'allez pas croire qu'elles étaient laides, elles avaient de beaux yeux et de belles lèvres. Mais attention, c'était pas sans danger, en général ces filles se donnaient pour nourrir leurs lardons, sinon elles auraient été capables de boire notre sang. Dangereux aussi pour elles : si les musulmans fanatiques venaient à apprendre qu'elles se prostituait, ils leur tranchaient la gorge... Bisserund en avait marre de leur laisser-aller, de leur amateurisme. Ce sont ses propres mots, monsieur. Il voulait de la qualité au lit. Une fois, alors qu'on était en perm à Alger, il a tellement charrié qu'il s'est retrouvé de corvée à la buanderie de la caserne. Le FLN multipliait les attentats en ville, mais on s'en fichait. Si le destin voulait qu'on se fasse déchiquter par une bombe, eh bien soit : boum, scoumoune. Oui, c'est ce qu'on se disait, monsieur : boum, scoumoune. Bisserund enrageait à cause de sa corvée de lessive. Il voulait prendre sa revanche... Un matin, il m'a agrafé. Pour me dire qu'il avait barboté deux uniformes d'officier à la buanderie. Un de lieutenant et un de capitaine. À peu près de notre taille, on aurait l'air de messieurs là-dedans. Je l'ai rarement vu aussi heureux, aussi enflammé, mon copain boche. Notre plan était simple : habillés dans nos uniformes d'emprunt, on se rendrait dans les cafés où les filles des colons avaient l'habitude de se retrouver. Parmi elles, monsieur, y avait de belles poulettes, on avait pu s'en rendre compte lors de nos précédentes excursions, mais elles portaient le nez haut en voyant déambuler de simples légionnaires comme nous. Inutile de chercher à flirter ou à coqueter... Qu'allait-il se passer si la police militaire nous chopait ? Voilà la question que je lui ai posée. Bisserund a trouvé une réponse bien de son cru : qui pète dans la soie court le risque de se faire botter le cul.

* * *

En capitaine, j'avais de la gueule, du moins si j'en crois Bisserund ; lui n'avait pas du tout l'air minable dans son uniforme de lieutenant. Nous

voilà bientôt *Au printemps de Paris* où les filles sirotaient leur pernod et chassaient les garnements algériens qui vendaient des cartes postales. Ça ne m'aurait pas surpris d'apprendre que certains de ces petits bougnoules étaient des informateurs des poseurs de bombes fellaghas, mais le soir-là, compte tenu de la surveillance exercée, il y avait peu de risque qu'on explose. Pour glisser son nez sous les jupes, fallait payer un peu de sa personne, pas vrai monsieur ?... On n'était pas arrivés depuis longtemps que ça mordait déjà. La petite Jeanine riait de bon cœur, elle avait des lèvres rouges incroyablement fines, des yeux qui vous regardaient avec franchise et sans pudeur. Après deux pernods, elle m'appelait déjà Nou-nours. Bisserund était bien plus débrouillard que moi. Avec sa pépé – j'ai oublié son nom – il a pas perdu de temps. Elle savait où trouver une chambre dans un immeuble discret ; il fallait pas leur en remonter à ces filles, monsieur, des frimousses poudrées, oui, mais quand il s'agissait de passer aux choses sérieuses, elles avaient le feu au cul. Jeanine et moi, on est restés dans le café. Et, croyez-le ou non, monsieur, j'ai eu le coup de foudre. Un ange était assis en face de moi, personne n'aurait pu me convaincre du contraire. J'avais envie de coucher avec elle, c'est sûr, mais je voulais aussi profiter de cette occasion unique pour me comporter en gentleman, vous voyez ce que je veux dire ? Elle, de son côté, s'est mise à me parler de tas de choses auxquelles j'entravais goutte ; pour cacher mon ignorance, j'ai prétexté que je me remettais d'une blessure à la tête. Jeanine jacassait, jacassait, pouffait de rire, me tapotait le genou. Puis, le regard malicieux, elle m'a glissé à l'oreille qu'un plateau de fruits de mer, ça la rendait « romantique ». Est-ce que je pouvais passer la commande ? Elle m'a tendu la carte. À moi, monsieur, qui étais incapable de distinguer une lettre d'une autre. Jusque là, c'est Bisserund qui avait régalez, une demi-solde y était déjà passée.

* * *

J'en étais réduit à me débrouiller tout seul. Jeanine m'exhortait à commander des coquillages, un peu de homard aussi et pourquoi pas des calmars et des pétoncles ? La tête me tournait. Mon doigt glissait sous les mots du menu et je ne m'en rendais pas compte. Le garçon patientait. J'ai rougi jusqu'à la pointe des oreilles. Jeanine m'a dévisagé, étonnée,

allons, mon grand, mon bel officier, c'est pas compliqué de choisir, quand même ? J'aurais dû y aller au pif, monsieur, montrer nonchalamment une ligne sur la carte et, en cas d'erreur, invoquer mes troubles de mémoire. Mais simuler, c'est pas mon fort, et je suis un peu lent de la comprenette. Jeanine m'a demandé ce que j'avais, pourquoi je louchais comme ça, pourquoi je tardais tant à passer commande... Mon cœur s'est mis à battre la chamade. J'ai posé le menu sur la table. Les yeux de Jeanine ont pris un éclat argenté, soupçonneux. Si elle ne comprenait pas ce qui se passait, elle sentait que quelque chose allait de travers. Vous savez les paroles qui m'ont alors échappé ? :

« Le cœur ne se nourrit pas de mots. »

* * *

D'où me venait cette maxime ? Comment ces mots s'étaient-ils forgés en moi ? Aujourd'hui encore, cinquante ans plus tard, je n'en sais toujours rien. Les syllabes ont coulé de ma bouche où remontaient des aigreurs comme si mon estomac était détraqué. J'ai levé le camp, qu'aurais-je pu faire d'autre ? Si Jeanine m'avait interrogé, je lui aurais avoué qui j'étais, un illettré, un simple légionnaire. La PM serait arrivée, je vous laisse deviner la suite. Des semaines voire des mois de trou, monsieur, puis un retour en première ligne dans le désert, parmi nos camarades égorgés, au milieu du sang et des tripes. Sur le chemin de la caserne, je titubais comme si j'avais descendu plusieurs litres de pernod. Le dernier regard que Jeanine m'avait adressé, c'était du vitriol qui me trouait la peau... J'ai entendu quelqu'un crier mon nom. Bisserund est arrivé, tout tourneboulé : c'est qu'elle était chaude, cette salope, sous ses manières de Parisienne ; waouh, Paluche d'ours, ce qu'elle aime ça ! Il a vu ma tête, a passé la main sur mon épaule, m'a écouté... Quand j'ai eu terminé, il a secoué la tête. On est repartis en silence en direction de la caserne. À un moment, il m'a attrapé par les épaules, m'a avoué qu'il avait exagéré. Sa petite poulette, elle valait pas tripette, il était prêt à remettre ça avec une pépée fougueuse, allez viens, Paluche d'ours, c'est moi qui régale, inutile de dire non, un capitaine, ça a droit à une amusette de temps en temps et un lieutenant, ce n'est pas un héros tant qu'il n'as pas tiré deux coups de canon le même soir. Je savais qu'il mentait, qu'il faisait cela

pour moi ; je m'apprêtais à le lui dire, mais il m'a regardé avec une telle sincérité, lui mon meilleur camarade, vous comprenez, il m'aimait. J'ai hoché la tête et me suis laissé entraîner dans une ruelle ; je n'avais qu'une envie, celle de rentrer, mais son amitié m'émouvait. Un peu plus loin, deux hommes se tenaient devant une maison de style colonial. « Attends-moi ici, m'a dit Bisserund. Ton copain connaît le chemin, je vais t'arranger le coup pour que tu décharges comme un minotaure. » Bien des années plus tard, alors que je suivais des cours du soir pour apprendre à lire et à écrire, j'ai cherché dans le dictionnaire ce que c'était, un minotaure... Bisserund et les mots, c'est toute une histoire, il avait mis dans le mille : j'étais un taureau écervelé dans le labyrinthe de l'ignorance... J'ai essayé de l'arrêter, car à chaque minute qui passait, je me dégonflais toujours plus. « Pas ici, Hans, pas à Alger, je lui ai dit. C'est trop dangereux. » Aller aux putes à Alger, c'était risqué, vraiment. « T'en fais pas, il a rétorqué. Dès qu'ils vont voir nos épauettes, ils vont se mettre au garde-à-vous. » Il a arboré son sourire en biais : « Fais en sorte, Paluche d'ours, que ton général soit prompt à la parade, car ça va être un défilé de derrière les fagots ! » Voyant que j'hésitais, il m'a attrapé par la manche : « T'en as besoin, Jean-Claude », il m'a dit, cette fois avec gravité. Cette phrase, monsieur, j'y ai songé bien souvent, il n'a pas dit : nous en avons besoin.

Oui, Bisserund, c'était un vrai camarade.

* * *

On a fini par entrer ensemble dans le bordel, épaule contre épaule. Pourquoi au juste ? Je ne m'en souviens pas. C'est bizarre comme la mémoire fonctionne. Peut-être Bisserund tenait-il à se montrer solidaire jusqu'au bout, peut-être a-t-on agi à mon initiative parce qu'en définitive, je m'en balançais. Ce dont je me rappelle, c'est qu'il a raconté une blague sur un fusil à deux coups, que j'ai renchéri en disant que si le cœur ne se nourrissait pas de mots, la queue aimait bouffer de la femme. On n'avait pas du tout prévu de grimper la putain à deux, je ne crois pas, même si je n'en suis plus sûr. Elle était très jeune et elle s'est mise à beugler dès qu'elle nous a vu entrer à deux. Nous, comme on n'y comprenait goutte, on a paniqué ; dans le coin, ça grouillait de maquereaux algériens armés

de longs couteaux, vous comprenez. On l'a attrapée, on lui a collé une main sur la bouche. Bisserund lui a dit en arabe de la fermer, sinon... La greluce de nous fixer de ses yeux de cerf, les plus grands yeux qu'il m'a été donné de voir. Bisserund a agité des billets, mit un doigt sur les lèvres de la fille. Elle a hoché la tête, on l'a lâchée et on a commencé à ôter nos uniformes. Elle a tripoté ses voiles et tout à coup, monsieur, elle a brandi un couteau à lame courbe, on n'y avait vu que du feu, tellement c'était allé vite. En hurlant, elle l'a fiché dans l'entre-jambes de Bisserund. Je lui ai flanqué une beigne, à la donzelle, elle a valdingué sur le lit. Penché en avant et pissant le sang, Bisserund éructait : Ouf, ouf... La panique, monsieur ! Tellement j'avais peur, je suis sorti de mes gonds. Des voix dans le couloir, la porte qui s'ouvre toute grande. Mon revolver d'ordonnance à la main, j'ai fait feu au hasard. Un râle, du remue-ménage, des gens qui prennent la fuite. J'ai chargé Bisserund sur mes épaules et me suis précipité vers la sortie. Dans mon dos, des cris ; de la main droite, j'ai dirigé mon revolver derrière moi tout en courant comme un fou, monsieur, et j'ai appuyé sur la gâchette. J'ai tiré à l'aveuglette, deux coups ont tonné dans le couloir et je me suis retrouvé dehors, monsieur ! Pendouillant sur mon épaule comme une loque, Bisserund gémissait, saignait, moi de lui répéter : « Hans, tu vas quand même pas casser ta pipe ? Si tu as le culot de crever là, sacré nom, je te balance dans une fontaine ! Hans, je t'en prie ! »

* * *

J'ai utilisé nos derniers sous pour payer un taxi. Avant de quitter la caserne, on avait refile un bifton aux soldats de garde. Ce que presque tout le monde faisait, y compris les officiers quand ils savaient qu'ils rentre- raient au-delà de l'heure autorisée. Je leur ai dit qu'on avait été mêlés à une bagarre. Les sentinelles m'ont demandé de disparaître *fissa* avant que ça chauffe avec l'officier de garde, j'en demandais pas tant. Avant de conduire Bisserund à l'infirmerie, je lui ai ôté son uniforme à la buanderie. Tout ça dans le noir, j'ai pas osé allumer. J'ai caché les habits imprégnés de sang sous un tas de linge sale, ai retiré mon uniforme de capitaine que j'ai jeté sur un autre tas. Rhabiller Bisserund, ça n'a pas été une sinécure, mais j'y suis finalement arrivé... Il a survécu, monsieur,

oui. Mais à cause de sa vilaine blessure, il a perdu un testicule. On le blaguait là-dessus, mais au fond de moi, je savais que c'était de ma faute si les camarades l'avaient baptisé Monocouille, et ça, je l'ai jamais digéré. Ça m'a presque soulagé, vous savez, quand moins d'un an plus tard, en 1961, il est tombé dans une embuscade des fellaghas et qu'il a ouvert la porte des cieux où vont les soldats. Je me suis senti comme libéré d'un poids... L'amitié, monsieur, c'est comme l'amour : une petite blessure et ça vous glisse comme du sable entre les doigts...

* * *

Monsieur, je peux encore vous embêter une minute ? Cette carte d'anniversaire, vous en pensez quoi ? Demain, c'est son anniversaire à cette gentille infirmière qui, à cause de sa ressemblance avec Jeanine, fait remonter tout plein de souvenirs en moi.

Et puis, qu'est-ce que vous dites de ça, monsieur ? Bisserund aurait été fier de moi, une aussi belle écriture.

Oui, vous avez bien lu : *Le cœur ne se nourrit pas de mots, c'est le temps qui le consomme.*

Paul Emond vit à Bruxelles. Il a publié une poignée de romans. Il est également l'auteur d'une quarantaine de pièces originales et d'adaptations théâtrales, activité qui l'a conduit, tant en Belgique qu'en France, à des compagnonnages artistiques avec des metteurs en scène et des acteurs d'esthétiques parfois très différentes, une diversité d'expériences qu'il a toujours recherchée et dont il s'est toujours réjoui. Son blog : www.paulemond.com.

Thomas Gunzig est né en 1970 à Bruxelles. Il a écrit des romans et des nouvelles, mais aussi pour le théâtre ou le cinéma. Professeur de narration, il arrondit ses fins de mois en faisant de l'humour à la radio.

3 notices manquantes ...